Hommage à Jean Dufournet

Jean Dufournet nous a quittés le 5 mai 2012, emporté par la maladie contre laquelle il luttait depuis vingt ans. Son amour de la vie, sa passion pour les lettres médiévales et l'attachement dont il honorait tous ses disciples nous ont permis de le revoir, le 17 décembre 2011, dans la salle Bourjac de l'Université de la Sorbonne-Nouvelle, malgré les inquiétudes que lui donnait son état de santé.

Ce jour-là, devant une assistance nombreuse, nous lui avons remis un volume d'articles, consacré au plaisir de l'écriture : *Ravy me treuve en mon deduire*[1]. Cette cérémonie, qui faisait suite à la parution de deux recueils de *Mélanges*[2], répondait à plusieurs finalités : remercier Jean Dufournet d'avoir accordé son précieux soutien au lancement de la collection « Piccola Biblioteca di Studi Medievali e Rinascimentali », publiée chez Aras Edizioni (Fano) et animée par la volonté de favoriser les échanges franco-italiens ; offrir à de jeunes médiévistes, qui n'avaient pu s'exprimer précédemment, l'occasion de manifester leur gratitude envers celui qui les avait accompagnés dans leurs travaux ; enfin, tenter de répondre à la volonté de tous ses disciples, amis, collègues de plus longue date, aspirant à renouveler leur hommage et à témoigner ainsi de l'immense rayonnement du maître dont nous pleurons aujourd'hui la disparition.

Très sensible à ces messages d'amitié, Jean Dufournet a souhaité que fussent publiées les allocutions prononcées lors de la remise de cet ouvrage. Il nous a demandé d'y joindre deux poèmes qu'il nous a transmis, composés pour lui par Francis Dubost et Aimé Petit.

Nous remercions Bernard Ribémont de nous avoir permis d'accéder à sa demande en accueillant l'ensemble de ces textes dans les *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*.

Élisabeth Gaucher-Rémond
Luca Pierdominici

[1] Études réunies par Luca Pierdominici et Élisabeth Gaucher-Rémond, Fano, Aras Edizioni (« Piccola Biblioteca di Studi Medievali e Rinascimentali », 2), 2011.

[2] Jean-Claude Aubailly, Emmanuèle Baumgartner, Francis Dubost, Liliane Dulac et Marcel Faure (dir.), *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, études recueillies par, 3 vol., Paris, Champion, 1993 (« *Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge* », 25) ; *Aux sources du dialogue des cultures. Regards croisés sur le Moyen Âge en France et en Inde. Hommage au Professeur Jean Dufournet*, coordonné par Vidya Vencatesan, Mumbai, 2007 (*Synergies Inde*, revue du GERFLINT, 2).

Allocution de Monsieur Luca Pierdominici

(Université de Macerata)

Chers amis et collègues,

J'ai l'honneur et le plaisir de vous rencontrer aujourd'hui, en cette occasion bien spéciale, qui nous voit tous réunis autour de notre maître et ami commun, Jean Dufournet.

Cher maître, Monsieur Dufournet,

J'ai surtout le grand honneur et l'immense plaisir de vous retrouver ici, alors que les fêtes de Noël approchent et que tout le monde s'apprête à vivre des moments de bonheur partagés, en famille et entre amis.

C'était le meilleur moment pour nous rencontrer, en toute simplicité – vous le voyez – mais de manière chaleureuse : c'est ce que Élisabeth Gaucher et moi-même nous nous sommes dit lorsque nous avons décidé, d'un commun accord, d'organiser cette petite surprise pour vous.

Vos amis et collègues, vos anciens élèves et même ceux qui ont eu la joie de simplement croiser un jour votre chemin ont accepté avec élan de participer à la « surprise », heureux d'être ici, présents à ce rendez-vous, pour vous rendre hommage. Et moi, heureux à mon tour de partager ces moments de bonheur, je voudrais être une présence discrète, me mettre presque de côté, derrière celles et ceux qui vous entourent de leur affection et vous expriment aujourd'hui toute leur sympathie et leur amitié.

Or je ne puis m'« abstraire » ni me « désincarner » devant vous : je suis là avec les autres. Nous avons tous une dette de reconnaissance envers vous, Monsieur Dufournet. À commencer par moi.

C'était le mois de septembre 1991, quand je vous vis apparaître pour la première fois à la porte de l'UFR de Littérature française, au troisième étage du Centre Censier : je vous attendais dans le couloir et vous, sortant de la pièce, vous veniez me chercher, car on avait rendez-vous. Je me souviens – car les premières impressions sont toujours inoubliables – qu'ayant accepté de diriger ma thèse de doctorat, vous montrâtes mes lettres de présentation avec une ébauche de projet de recherche, que j'avais envoyées d'Italie, à certaines de vos collègues présentes dans le bureau de l'UFR : vous dîtes à ces collègues que vous étiez certain, si j'avais écrit de telles lettres, que je serais aussi capable de rédiger une thèse (quitte à m'aider quelques minutes plus tard dans la compilation du formulaire d'inscription en troisième cycle, pour vérifier ensuite si j'avais bien écrit sous votre dictée...).

J'ai toujours été touché par vos attentions et votre empressement. Vous vouliez à chaque fois être sûr que je suivisse avec profit, non un seul, mais tous vos cours de l'année universitaire 1991-92 : celui de CAPES, sur Villon ; celui d'Agrégation, sur *Jehan et Blonde* ; celui de D.E.A., sur la *Chanson de Roland*, que vous donniez dans une salle de l'École Normale Supérieure, boulevard Jourdan. Je

suivais toujours tous vos conseils, que je n'ai jamais oubliés et qui continuent de guider mes pas ainsi que mes choix.

Votre ouverture d'esprit m'affectait et m'affecte toujours : vous acceptiez que je reste à côté de vous lorsque, pendant une pause du cours, vous sortiez fumer, et que je fumais à mon tour une cigarette : je me sentais non seulement accepté, mais valorisé dans toutes les spécificités de ma personne. Mon accent d'Italien n'a jamais gêné votre oreille.

Je me souviens surtout de vos cours, ainsi que de vos séminaires, dont vous saviez moduler la tonalité didactique en fonction du niveau des étudiants : plus simples et au « débit » plus « lent » pour ceux de CAPES, plus denses et différemment structurés pour ceux d'agrégation et de D.E.A. Je voyais dans cette attitude – que rendait possible votre maîtrise parfaite des stratégies didactiques – une forme d'attention supplémentaire envers les étudiants, qui étaient subjugués par votre culture, par la finesse de votre esprit, par la clarté des exposés, de l'argumentation comme de l'expression. Vous étiez – et êtes – toujours un modèle pour tout le monde.

Un modèle de savoir, de savoir-faire et de générosité. Votre sensibilité, votre attention à l'humain nous permettaient de deviner le rapport qui doit exister entre culture et vie, même dans des champs du savoir apparemment éloignés de l'actualité et de ses autobiographismes faciles comme celui des études médiévales. L'étude de l'ancienne culture devenait pour nous un prétexte pour regarder autrement en nous et pour interroger notre « raison d'être » au présent, ainsi que notre rapport à l'altérité. Votre générosité vous amenait à encourager tous ceux qui traversaient des moments de lassitude ou d'incertitude, aussi prêt que vous étiez à nous donner un « coup de pouce » ou à nous consacrer un peu de votre temps, même au téléphone.

Votre exemple, qui se manifestait à travers tout ce que vous faisiez ou disiez, était un régal pour tous les étudiants et, en particulier, pour les nombreux « étrangers » présents dans la salle : vous saviez respecter cette étrange quête d'intégration – rien d'autre qu'un désir inavoué de leur part – qui passait par l'étude du Moyen Âge français comme dans une sorte d'appropriation ou d'invention de racines. Cet exemple, qui mêlait la générosité au respect, rajoutait une touche personnelle à votre science et vous attirait l'estime ainsi que l'affection des déracinés, de toutes ces solitudes assoiffées de savoir que nous étions.

Or nous étions là, dans la salle de l'ENS, boulevard Jourdan, une fois de plus au rendez-vous avec ce bonheur annoncé que devait être votre cours *du jour*, un *certain jour* du mois d'avril ou de mai 1992. Mais vous n'arriviez pas… Vous vous fîtes attendre un moment, et nous attendîmes : le temps n'a jamais été un souci pour nous, qui percevons uniquement sa dimension cyclique, faite de *reverdies* continues. Nous attendîmes dans la certitude du retour. Et vous revîntes.

Votre retour a pérennisé votre présence parmi nous et la nôtre à vos côtés : cela est bien une preuve du côté illusoire du temps. Et des pouvoirs de la volonté, d'une volonté savante et aimante. Car l'amour pour la vie est le seul remède contre toute maladie du cœur et du corps.

En ce qui concerne mon expérience personnelle, je peux affirmer qu'après la soutenance de ma thèse de doctorat sur la poétique de la nouvelle dans l'œuvre d'Antoine de La Sale, en 1996, votre enseignement s'est poursuivi et élargi : nos liens se sont resserrés ultérieurement. C'est à partir de ce moment que votre exemple

a acquis de nouvelles résonances, s'enrichissant de significations encore plus profondes. Vous m'avez offert votre fidèle amitié, acceptant mes manières peu conformes, mes conversations asynchrones, mes propos parfois obscurs. Vous avez toléré la prolixité avec bienveillance, comme les longs silences. Ainsi m'avez-vous enseigné la vraie modestie, la « substantifique »… rhétorique de la vérité, la profonde humilité de l'attente : des conditions qui vont avec le respect des différentes temporalités, des faiblesses de la voix. Autant de signes d'une humanité supérieure.

« L'amitié est exigeante » – me dîtes-vous un jour. Et ce côté « exigeant », justement déclaré, vous l'avez illustré par l'exemple de l'amitié que vous avez su m'offrir.

Vous me permîtes de publier *La Bouche et le corps* chez l'éditeur Champion sans vous soucier de ce que l'on eût pu dire de « ceste votre » décision. Vous avez à maintes reprises cherché à me libérer du caractère excessif et tourmenté de ma sensibilité, tempérant ses manifestations et exagérations. Je ne sais pas si vous avez réussi.

Vous acceptâtes en avril 1998 l'invitation de Mme Gabriella Almanza Ciotti, mon maître italien, à venir donner trois conférences dans l'Université de Macerata : l'Italie centrale venait juste d'être secouée par des tremblements de terre, mais vous ne suivîtes pas le conseil de Michelle qui vous suggérait de renoncer à ce voyage. Vous vîntes pour nous offrir votre présence et votre science ; nous gardons encore précieusement, come une vraie « photographie de la voix », les enregistrements de ces conférences sur Commynes, Villon et Pathelin, qui seraient aujourd'hui un parfait complément vocal aux bibliographies des vos immenses travaux. Ces conférences immortalisent les moments de bonheur que vous nous offrîtes.

Ce fut également un bonheur, pour moi, que de vous rencontrer sous d'autres cieux, ou de vous voir parler avec mes parents dans la luminosité transparente et légère de la côte adriatique. La région des Marches vous plut : vous appréciâtes nos villes comme Tolentino, Loreto, Recanati, dont d'ailleurs vous connaissiez déjà l'art, l'histoire et l'importance : vous saviez que Lorette est d'abord un haut lieu de la chrétienté et de la foi populaire situé en Italie, malgré l'existence de nombreuses églises et d'autres toponymes plus récents éparpillés un peu partout dans le monde ; vous saviez tout de la « translation » de la maison de la Vierge, transportée par les anges à Lorette, qui est d'ailleurs une légende médiévale (1294) ; vous connaissiez le grand peintre de la région, Lorenzo Lotto – sachant également que des génies comme Raphaël (ou Leopardi, dont vous connaissiez non seulement les quelques chants poétiques mais également la grande production philosophique), venaient de la « Marche d'Ancône ».

Vous manifestiez votre intérêt pour tout ce que je vous montrais ou dont je vous parlais. Ainsi, vous fûtes ravi de la beauté des paysages, dans les Apennins, sur le plateau de Castelluccio de Norcia (Nursie), au cœur du « Paradis » de la reine Sibylle. Si ce n'est que vous ne vîtes rien de ce royaume qui avait séduit Antoine de La Sale en 1420, car la reine Sibylle, parée de nuages, ne se montra pas ce jour-là.

Vous saviez – et savez – toujours comment accroître le plaisir, en suscitant chez l'Autre ce même sentiment de partage et de communion d'esprit qui vous anime. Vous me permîtes alors d'accéder à l'intimité de votre vie familiale, en

m'invitant plusieurs fois à Ozoir et à Thônes. Ces moments étaient – et sont – toujours incontournables pour moi, car heureusement vos invitations se répètent.

J'avais déjà eu la possibilité de vous imaginer dans votre chalet en Haute-Savoie, avant même de vous y rejoindre une première fois : comment dire le plaisir du dimanche de Pâques 1997, où, alors que j'étais au château du Gué-Péan, j'appris lors d'un appel téléphonique que Michelle venait de la région de la Loire ? Regarder les cieux de Touraine avec le sentiment d'être « étranger » et apprendre qu'on peut quitter sa région, son Pays, par amour : plaisir et dépaysement du cœur, entre solitude du voyageur (moi au Gué-Péan..) et plénitude d'un bonheur partagé, oui ! mais ailleurs (en Haute-Savoie) ! Se rendre alors à Thônes, fin août 1999, et regarder ensemble des photos de l'éclipse de soleil qui venait d'avoir lieu, prises en Picardie (et on ne montre pas à tout le monde ses photos d'une éclipse). Que ne fait-on pas pour « remettre ensemble », à un même endroit, les morceaux éparpillés d'un cœur et d'un corps, réunis en un tout finalement reconstitué ?

Vous m'avez invité à Thônes en 1999, en 2006, en 2009 et en 2011 : j'ai passé à chaque fois des moments rares de richesse et de simplicité. J'ai apprécié votre générosité, votre affabilité et courtoisie, mais j'ai surtout remarqué l'organisation de votre vie familiale, faite de gestes coutumiers qui se répètent réguliers selon les moments de la journée, dans le respect d'horaires et dans la complémentarité des rôles. J'ai donc compris grâce à votre exemple que le bonheur ne peut qu'être *dans* le temps, et qu'il s'incarne à chaque moment dans tous les gestes de la vie quotidienne. « Cela est évident » – me direz-vous –, mais cela n'était pas aussi évident pour moi.

Car votre vie exemplifie votre sagesse, où l'érudition côtoie l'expérience. Cela apparaît dans vos recherches où vous interrogez les sujets qui vous passionnent : l'ambiguïté du monde et du langage ; le travestissement ; la brutalité, la vanité, l'apparence ou la prégnance des rapports ; l'humanité dolente sous toutes ses formes, même animales ; les misères, les faiblesses et la Richesse des cœurs ; la permanence dans le changement ; la quête de l'unité dans la fragmentation des formes ; la transformation des signifiés à travers le « jeu » des signifiants ; le vrai, le faux...

La fraternité, le désir de proximité – on le voit – sont en filigrane. Car la crainte de ce qui peut rendre opaques les rapports est annulée par la connaissance de mécanismes dont on peut gommer les dysfonctionnements. Et la cure du corps, humain et verbal, est un combat gagné : vous en sortez toujours vainqueur. En passant par le Corps, de manière empirique et sublime, vous courtisez puis vous accédez à l'Âme.

Il n'y a rien de psychologique ou de philosophique dans cette approche du savoir à laquelle vous nous avez habitués, y adhérant toujours dans le souci philologique de restituer le Moyen Âge avec toute sa vérité historique et littéraire – mais le plaisir de raconter rehausse, chez vous, le goût de plats savoureux où le caractère scientifique va de pair avec l'aspect personnel : qu'ils soient servis à Thônes, à Ozoir ou en Sorbonne, ces plats sont toujours exquis. Ils nous rappellent que la culture va au-delà de la simple érudition.

Votre enseignement, ininterrompu, perdure : dans une salle de concert près du Châtelet comme dans le château de Champs-sur-Marne, un certain jour après la tempête ; en visitant le musée Cognacq-Jay, dans le quartier du Marais à Paris, ou

les fermes de la Brie. Il continue même devant les huîtres du Bar à huîtres, où vous avez l'amabilité de venir m`accompagner, avec Michelle, même si vous n'en mangez pas !

Comment vous remercier, cher maître, de votre ineffable fidélité, de votre compagnonnage généreux et fécond, de votre savoir ? Comment vous remercier de votre présence discrète et importante ? Il fallait trouver une idée qui soit à la hauteur de votre personne. Pas facile !

J'ai conçu l'idée de vous dédier un petit volume de ma collection, sachant que, venant de moi, vous apprécierez l'intention encore plus que sa modeste réalisation. Cela devait rester un petit projet, excentrique et géographiquement « excentré » : vous aviez déjà reçu l'hommage de gros volumes avec lesquels un livre publié dans ma « Piccola Biblioteca » ne pouvait certes rivaliser. Mais le but n'était pas celui de rivaliser. Le but était celui de vous faire plaisir, en joignant ma voix au chœur des autres voix amicales.

Élisabeth Gaucher s'est jointe à moi dans cette entreprise et je la remercie de cela. Elle m'a beaucoup aidé ; grâce à elle, le projet a pris de l'ampleur comme vous pouvez le constater. Malgré cette nouvelle importance, il n'était toujours pas possible d'inviter tous vos amis à nous donner une contribution, étant donné nos contraintes éditoriales. Nous avons songé à toutes et à tous, évidemment, puis il a fallu faire un choix : nous avons privilégié les jeunes générations de chercheurs, en choisissant parmi les anciens élèves et les autres médiévistes, et en invitant aussi quelques collègues italiens. Finalement le critère retenu pour sélectionner les contributeurs, peu homogène, s'est avéré un critère « souple », peut-être représentatif des différentes catégories de personnes qui ont eu, à un moment ou à un autre, la joie de vous connaître ; mais que personne ne prenne ombrage ! Si quelqu'un s'est senti exclu, qu'il sache que telle n'était pas notre intention. À la limite, qu'il se dise que tout cela a été fait « à l'italienne ». Je demande donc, à toutes et à tous, modestement pardon.

Mais Monsieur Dufournet ! tous vos amis, anciens et jeunes collègues, ont été invités à inscrire leurs noms dans la *tabula gratulatoria*. Tous ont été sollicités. Pour cela, vraiment personne n'a été oublié.

Ces mots que je prononce aujourd'hui viennent du cœur, vous le savez. Le moment est peut-être venu de laisser parler la raison…

... Élisabeth, je vous cède la parole !

Allocution de Madame Élisabeth Gaucher-Rémond

(Université de Nantes)

Cher Monsieur Dufournet,
Mesdames, Messieurs, chers amis,

C'est un grand honneur, pour moi, d'avoir été associée par Luca Pierdominici à cette entreprise franco-italienne. Au-delà et en-deçà des Alpes, des voix se sont unies en votre nom, Monsieur Dufournet, vous le Savoyard, habitué à franchir les montagnes et les frontières, mais surtout le Maître, le « passeur de lumière » (comme j'aime à vous appeler, en empruntant le titre d'un roman de Bernard Tirtiaux) ; des personnes se sont rejointes pour vous témoigner l'étendue et la permanence des liens que vous avez tissés dans la communauté des médiévistes. Ce recueil d'études qui vous sera remis tout à l'heure vous est dédié pour vous remercier de l'appui que vous avez spontanément offert à la création de la *Piccola Biblioteca di Studi Medievali e Rinascimentali*, cette nouvelle collection publiée chez Aras Edizioni. En effet, vous n'avez de cesse d'encourager les jeunes entreprises ou de redonner élan à ce qui s'essouffle : c'est pourquoi les nouvelles générations de médiévistes, mais aussi certains chercheurs de plus longue date, dont vous avez favorisé l'aboutissement des travaux, ou à qui vous avez offert votre précieuse collaboration, ont été invités à vous témoigner leur gratitude, dans le cadre de ce volume. La plupart n'avaient pu participer à l'un ou l'autre des précédents *Mélanges* dont vous avez été le bénéficiaire en 1993 et en 2007 et nous avons voulu faire entendre leur témoignage. Mais bien vite, derrière, s'est élevée la voix (dois-je dire le grondement ou, si vous me permettez une métaphore montagnarde, l'avalanche ?) de tous ceux qui auraient voulu vous remettre aussi un article : hélas, la « maisnie » des disciples qui ont eu le privilège de vous rencontrer sur leur « chemin de long estude » est si grande qu'il aurait été impossible de l'accueillir tout entière dans l'espace de la *Piccola Biblioteca*. Les signatures que vous retrouverez dans la *Tabula gratulatoria*, les visages qui vous entourent aujourd'hui, traduisent l'étendue de ce nouvel hommage qui vous est rendu, bien supérieur aux modestes dimensions d'une sélection d'articles, dépassant de loin la frontière franco-italienne, élargissant le cercle des médiévistes à d'autres disciplines.

Si nous n'avons pu maîtriser le projet initial, débordés par l'ampleur de votre renommée, qu'on veuille bien nous le pardonner. Mais nous sommes redevables à tous ceux qui nous ont accompagnés dans cette entreprise : elle n'aurait pu aboutir sans le précieux concours des auteurs et des signataires, l'aide matérielle que nous a spontanément offerte Laurence Harf en réservant cette salle pour nous, les conseils avisés et enthousiastes des organisateurs de vos précédents *Mélanges*, vos amis montpelliérains, Francis Dubost, Liliane Dulac et Marcel Faure, dont la ferveur m'a beaucoup touchée. Que tous en soient remerciés chaleureusement. On me pardonnera de ne pouvoir citer tous les noms. Et puis, comment ne pas évoquer le souvenir des personnes à qui revient l'idée du premier *Hommage*, et qui nous ont hélas déjà quittés, Jean-Claude Aubailly, Emmanuèle Baumgartner : notre modeste

entreprise, loin de prétendre s'assimiler à la leur, voudrait signifier que la flamme qu'ils ont allumée ne s'est jamais éteinte.

Car nous sommes nombreux, cher Monsieur Dufournet, à avoir bénéficié de votre précieux compagnonnage, les uns de près, d'autres de plus loin. Certains de vos premiers disciples vous ont connu comme collègue, notamment à Montpellier : empêchés par des ennuis de santé, ils n'ont pu venir aujourd'hui nous rejoindre mais m'ont priée de vous assurer de leur fidèle souvenir. Puis il y a eu la génération des thésards qui vous ont rencontré à travers vos cours, et à laquelle j'appartiens moi-même. Votre réputation vous précédait, nous avions le sentiment d'être intégrés dans un cercle privilégié, où les places se disputaient âprement (je me souviens de l'affluence dans la salle de votre séminaire, à l'École Normale Supérieure, boulevard Jourdan, où il fallait arriver en avance pour trouver où s'asseoir). Enfin, quand les circonstances, la maladie, vous ont obligé à mettre fin à vos activités d'enseignement, ce fut l'heure de la troisième génération : les chercheurs dont vous avez dirigé les travaux mais qui n'ont pu que lire les vôtres, hormis les colloques et conférences où ils retrouvaient cette voix chaleureuse qui a stimulé tant de médiévistes. Votre voix, Luca Pierdominici a souhaité l'enregistrer dans un CD-audio et la transmettre, avec ce volume, pour qu'elle résonne toujours en nous, et après nous.

Ainsi grandissait, au fil des années, une longue chaîne de médiévistes formés à votre « escole », et qui se transmettaient, les uns aux autres, le flambeau d'une passion partagée.

Mais sans doute ces distinctions chronologiques entre générations successives ne signifient-elles pas grand-chose : car à tous, vous avez offert votre amitié. Bien au-delà de la relation professionnelle, vous avez élargi le « champ des escriptures » à d'autres dimensions et nous sommes nombreux, dans cette salle, à garder précieusement, dans le trésor de nos correspondances, vos lettres où chaque expression, chaque confidence, disent la confiance que vous nous accordez.

Il ne saurait être question, ici, de retracer toute votre carrière. Les organisateurs des précédents *Mélanges* l'ont fait, et plus récemment, Claude Lachet, dans votre dernier ouvrage sur Commynes[3], a recensé les 538 titres de votre bibliographie, qui en disent long sur l'ampleur du travail accompli, de 1964 à 2010.

Pour ma part, je ne vous connais que depuis l'année universitaire 1986-87. Je préparais le concours de l'agrégation. Au programme : *La Farce de Maître Pathelin*. Vous êtes venu prononcer une conférence sur « la dialectique de l'argent et de la parole ». Tout en vous écoutant, j'ai mesuré la complexité et la richesse de ce Moyen Âge que vous vous attachiez à transmettre, revisitant les méthodes d'investigation, récusant les poncifs tout autant que les facilités, éclairant, surtout, la modernité d'une époque souvent mal jugée. J'étais convaincue, convertie : l'année suivante, mettant fin à mes études de lettres classiques (j'étais helléniste), je m'inscrivais sous votre direction, en DEA, pour un long voyage dont je ne mesurais sans doute pas encore toutes les *terrae incognitae* qui allaient s'ouvrir à moi : les lettres véritablement « modernes » m'ouvraient leur horizon. Aujourd'hui, ce voyage continue, même si nous faisons escale dans une salle qui nous est déjà familière : en

[3] *Commynes en ses Mémoires*, Paris, Champion, 2011 (« Bibliothèque du XV^e^ siècle », LXXVI).

effet, c'est ici-même que j'ai soutenu, un certain 17 décembre 2001, mon Habilitation placée sous votre patronage. La coïncidence spatio-temporelle me plaît, qui me permet de souligner encore davantage la dette que je voudrais vous exprimer.

Dette envers toutes les marques de dévouement que vous avez témoignées à l'égard de vos doctorants : des milliers de pages relues avec attention, des livres prêtés, voire donnés, des conseils prodigués sans attendre, des encouragements dispensés dès que pointaient la fatigue ou le découragement. Vous nous avez entourés d'une présence continue, sans jamais nous oublier, même quand la maladie vous éloignait : permettez-moi de rappeler devant l'assistance votre appel téléphonique en 1993, la veille de ma première soutenance de thèse, alors que votre état de santé vous interdisait de siéger à mon jury : dans la très grande faiblesse qui vous accablait, vous avez eu la force de me dire votre accompagnement, en pensée. Ce soir-là, la voix du maître m'a fait entendre, encore plus profonde, celle de l'ami.

Ami qui nous accompagne non seulement dans nos travaux universitaires, mais aussi dans nos joies privées ou dans nos deuils, nos souffrances, nos soucis de santé : là encore, votre présence indéfectible, discrète mais si chargée d'émotion, permet de comprendre combien nous comptons à vos yeux. Ce n'est pas seulement votre savoir que vous nous avez transmis, mais un art de vivre, dans le respect de l'Autre, et une forme de courage, dans les épreuves à surmonter.

Vous êtes un maître qui accorde sa confiance à ses disciples : en nous associant à vos travaux, à vos publications, à vos activités éditoriales, à vos jurys de thèse, voire aux émissions radiodiffusées que vous avez pu enregistrer, vous nous avez permis de connaître les différents aspects de votre métier, dans un véritable compagnonnage fondé sur l'émulation, qui nous préparait, non pas à nous croire l'égal du modèle, mais à prendre la mesure de nos responsabilités, de nos compétences et à placer toujours plus haut nos ambitions, sans céder au risque de la dévaluation de soi. Vous savez briller sans reléguer dans l'ombre ceux qui vous entourent, vous les éclairez, comme Gauvain, soleil de la chevalerie, ranime l'ardeur de ses compagnons. Très vite, j'ai remarqué, dans les colloques, votre capacité d'accueil : lorsqu'une communication ne suscitait aucun débat, vous rompiez le silence, posiez une question ou formuliez une remarque pour ne pas laisser l'orateur dans l'amer sentiment de n'avoir suscité qu'une indifférence généralisée. Avec vous, on se sent écouté.

Les nouvelles générations des médiévistes se disent peut-être que vous incarnez un âge d'or révolu, l'image d'une Université florissante que les temps présents ne permettent plus de mettre en œuvre. Souvent, quand cette forme de nostalgie me guette, je repense à tous les obstacles contre lesquels vous avez courageusement lutté durant vos années d'exercice : piquets de grève, surmenage, tentation de la lassitude, tout cela vous l'avez connu. Mais une autre forme de danger menace les gens de notre métier : une fois soutenus les examens, les thèses, comment garder l'élan que nous a transmis le maître ?

Quand plus aucune pression ne s'impose en termes de temps et de performances, cela devient une question de discipline, que l'on ne peut nourrir que par la passion.

Ce conseil, dont j'emprunte la formulation à la pianiste et romancière Anna Enquist[4], vous nous l'avez transmis, tacitement, par votre expérience personnelle, au côté de laquelle nous sommes appelés à forger la nôtre.

Car si la place accordée aux études médiévales diminue dans nos cursus universitaires, vous nous avez préparés, durant vos années d'enseignement, à nous adapter à de plus larges horizons. Ceux qui ont eu la chance de suivre vos séminaires de recherche se rappellent sans doute, comme moi, l'ouverture de chaque séance où, avant de reprendre votre discours de médiéviste, vous aviez le souci de communiquer votre passion de lire toutes sortes d'ouvrages et de vous ouvrir à d'autres cultures : vous nous indiquiez les publications et les actualités dont vous aviez eu connaissance dans la semaine, et ces inventaires, joignant l'utile à l'agréable, allant des éditions et essais critiques aux romans ou aux expositions, sans oublier le cinéma, dépassaient de beaucoup les limites du Moyen Âge pour évoquer des époques plus récentes, voire contemporaines. À mon tour, j'ai eu l'occasion de faire connaître à mes étudiants ou collègues des romans contemporains, que j'ai lus grâce à vous : ces échanges construisent une relation vivifiante, où le savoir, loin de se limiter à l'apprentissage scolaire et utilitaire, garde toute sa gratuité, sa saveur.

Fuyant la sèche érudition, vitupérant contre le jargon des cuistres, vous nous avez légué l'image d'une culture vivante, accessible, joyeuse, ancrée dans la vie, qu'elle soit d'hier ou d'aujourd'hui, qu'il s'agisse de celle des médiévaux ou de votre expérience personnelle. Votre enseignement dépasse les murs de nos universités, le cadre de l'institution, il continue à résonner sur les sentiers alpins, sur les chemins côtiers du Finistère, dans les bourrasques de la pointe du Toulinguet, où j'ai eu le bonheur de marcher avec vous, loin de l'agitation des villes, là où les beautés de la nature ravivent en nous les appels de la culture. Autour d'une bonne table, dans l'ambiance familiale, entourée de l'accueil toujours attentionné de Madame Dufournet, de Sylvie, de vos fils, de vos belles-filles et de vos petits-enfants, j'ai appris ce que signifie le mot cher aux médiévistes : « l'hospitalité ».

Cher Monsieur Dufournet, avant de vous offrir ce cadeau qu'ont préparé vos disciples, j'ai le plaisir de vous remercier de celui que vous nous avez offert, en des termes qui ne sont pas les miens, mais que vous reconnaîtrez :

> Que le maître,
> au fil des rencontres et des travaux,
> devienne aussi l'ami,
> c'est assurément un beau cadeau
> que vous fait la vie…
>
> De moi-même à moi-même,
> cherchant l'expression la plus juste,
> j'avais pris l'habitude
> d'appeler mon maître
> « Calme habitant des terres émergées »

[4] *Contrepoint*, roman traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin, Paris, Actes Sud, 2010, p. 14.

par référence à son pays natal,
à ses chères montagnes
qu'il avait dû renoncer à gravir.

En référence aussi à l'altitude morale
où il place ses valeurs de vie.
Où qu'il soit, il reste un homme des sommets :
par son savoir, et son talent à le faire partager ;
la force de son caractère,
la distinction de sa parole ;
la bonté, et la courtoisie qu'il apporte
à ne retenir de vous que le meilleur…

Ce texte, vous le connaissez : il a été écrit par l'un de vos plus anciens disciples, Francis Dubost, qui vous a rencontré pour la première fois à Montpellier, lorsqu'il était étudiant, en 1965-66, et qui n'a cessé de goûter les bienfaits de votre amitié, de vos conseils dans la vie comme dans les études. Lorsqu'il l'a rédigé, en décembre 2005, c'était alors une façon pour lui d'exprimer les sentiments que vous lui inspiriez. La lecture qui m'en a été confiée est aujourd'hui pour vous, pour nous tous, l'occasion d'entendre sa voix, par-delà l'éloignement géographique, de montrer combien il est présent, malgré cette immobilité forcée qui l'a empêché de faire le trajet jusqu'à Paris. C'est enfin, pour toutes les générations de vos disciples, le bel écho de ce que nous ressentons, et que nos pauvres mots ont souvent du mal à vous dire.

Dans quelques instants, nous vous remettrons ce nouveau recueil d'articles qui vous est dédié. *Ravy me treuve en mon deduire* : le titre s'inspire d'un vers de Jean Robertet et a été choisi pour traduire la joie des contributeurs, des signataires et de toutes les personnes qui se sont associées à cette aventure, à se retrouver aujourd'hui rassemblés auprès du maître, du collègue, de l'ami.

Réponse de Monsieur Jean Dufournet

Chers Amis,

Je suis très touché par cet hommage que vous avez tenu à me rendre, par ce troisième volume de *Mélanges* ; je vous en remercie tous de tout cœur, et en particulier les deux organisateurs, Luca Pierdominici et Élisabeth Gaucher-Rémond.

Je n'en méritais sans doute pas tant, moi qui n'ai été qu'un modeste passeur. Je reprends ici un mot d'Élisabeth Gaucher.

Passeur dans mon enseignement. Il est vrai que j'ai eu un plaisir constant à faire connaître les chefs-d'œuvre et toutes les œuvres de la littérature médiévale, de la *Chanson de Roland* aux *Mémoires* de Commynes.

Passeur par mes recherches et mes publications. J'ai eu, en particulier, la chance de pouvoir constituer, pour mon plus grand plaisir, ma propre bibliothèque médiévale, en éditions bilingues, dans la collection G.-F.

Passeur aussi en tant que directeur de collections chez Champion, collections ouvertes à toutes les méthodes et à tous les points de vue, à condition, bien entendu, qu'ils soient bien étayés et fidèles à la rigueur scientifique. J'ai pu ainsi publier de nombreuses thèses qui font honneur à la recherche française et dont j'ai constaté la grande qualité. Mais c'est grâce à Michel Slatkine que j'ai édité tant de livres, dans une période si difficile pour les publications scientifiques.

Je suis très sensible à cette nouvelle marque d'amitié et de fidélité, si précieuse par les temps qui courent.

Aujourd'hui, grâce à vous, je comprends encore davantage qu'on n'existe pas, qu'on ne peut exister sans les autres. C'est une vérité dont je fus persuadé très tôt.

Les autres, pour moi, ce furent d'abord ma femme Michelle, ma compagne depuis près de soixante ans, mes trois enfants et mes petits-enfants, ma famille de Thônes. Michelle et les enfants m'ont constamment assisté pendant les longs mois de mes maladies. Ils ont été présents aux moments les plus cruciaux : je leur dois d'avoir survécu.

Les autres, ce furent aussi les étudiants de mes différentes universités : Rabat, Clermont-Ferrand, Montpellier, Paris. Ils n'ont cessé de me stimuler par leur attention, leur enthousiasme et leur attachement. Je peux vous révéler aujourd'hui que ce sont eux qui m'ont retenu en France, alors que j'avais eu les propositions très avantageuses d'universités américaines, en particulier de celle de Charlottesville, où j'aurais pu aussi travailler sur les archives de deux écrivains qui me sont très chers, Marcel Schwob et William Irish. Mais je n'aurais jamais eu là-bas les publics que j'ai eus en France, nombreux, doués et passionnés, tant en licence que dans les séminaires et les cours d'agrégation.

Parmi les autres, je fais une place particulière à mes thésards, que je retrouvais le vendredi matin dans mes séminaires du 48 bd Jourdan. Ils sont devenus des amis et ont fini par constituer une grande famille dont je suis très fier tant pour la qualité de leurs travaux que pour leur rayonnement. Cette longue fréquentation a créé des liens qu'il est impossible de rompre. Aucune amitié, aucun amour ne

s'achève jamais. Tout homme porte en soi leurs vestiges. On peut les oublier un certain temps, mais l'oubli ne les élimine jamais.

Je ne saurais oublier les maîtres avec qui j'ai travaillé et qui m'ont aimé. Pierre Le Gentil, mon second père, qui nous accueillait au retour des Alpes dans sa maison de Villotte-sur-Ource, mais aussi Jean Frappier, Félix Lecoy, Claude Régnier. Ces maîtres m'ont tout donné sans que je leur demande rien. La vie était alors plus facile. Un maître vous téléphonait de Paris pour vous dire : il y a un poste pour vous dans telle ou telle université ; si cela vous intéresse, écrivez au doyen. L'on écrivait alors et l'on obtenait le poste.

Qu'aurais-je été sans les collègues et les amis, qui ont allégé pour moi le poids de la vie ? Certains ont disparu prématurément, me laissant au cœur un chagrin dont je ne parviens pas à me remettre. Quelques-uns ont beaucoup compté pour moi : Pierre Albouy, Andrée Méline, Claude Faisant, Jean-Claude Aubailly, Ottó Süpek, Roger Dragonetti, Daniel Moutote, Jean Larmat, Emmanuèle Baumgartner, Nelly Andrieux-Reix, Mike Freeman. De chacun j'ai des souvenirs si précis qu'ils ravivent sans cesse ma douleur.

J'ai eu la chance insigne d'être soigné et suivi pour mes trois cancers par des médecins hors de pair de l'Hôpital Henri Mondor à Créteil. Humains et compétents, ils ont mis tout leur savoir et leur énergie à me sauver. Je leur voue, à eux et au personnel de leurs services, une vive reconnaissance, ainsi qu'au regretté Alain Harf qui, pendant ces longs mois, est venu me voir quotidiennement.

Enfin, il y a, parmi les autres, mon ami Michel Slatkine. Sans lui, sans Sylvie Duhamel, je n'aurais pu me réaliser pleinement, ni réaliser ce que j'ai fait dans le cadre des Éditions Champion. Éditeur inventif et rigoureux, Michel Slatkine a mis sa grande culture au service de la belle édition, publiant sans rechigner les thèses, parfois imposantes, que je lui proposais. Il n'a cessé d'innover, quitte à ne pas être toujours suivi par les libraires et à devoir arrêter certaines collections, comme celle qui avait pour nom « Fleuron » qui voulait offrir aux lecteurs des livres de poche reliés tels que le *Journal d'un intellectuel au chômage* de Denis de Rougemont ou *La Jeune fille verte* de Paul-Jean Toulet.

Ma vie s'est poursuivie au prix de renoncements dont quelques-uns m'ont été douloureux.

Ainsi ai-je été contraint à ne plus faire de montagne. Mes dernières sorties datent de l'été 1991, alors que j'avais connu en altitude, au-dessus de 2500 mètres, un bonheur absolu, sans mélange. Je m'y sentais délivré des médiocrités de l'existence, que je fusse seul ou accompagné.

J'ai dû renoncer à retourner au Japon et au Canada, à découvrir le Brésil où j'avais été invité. Certes je me plais dans toutes les régions de

France, et en particulier dans ma Savoie natale, j'aime y revenir. Mais j'ai toujours été très heureux de connaître le dépaysement par de longs séjours dans des pays lointains, tels que l'Afrique du Sud, le Japon, les États-Unis et le Canada, ou dans des terres plus proches de notre Europe, tout spécialement en Hongrie, en Finlande, en Italie. C'est un grand privilège que j'ai eu, et qui m'a fait connaître d'autres mentalités. Je ressens toujours en moi ce côté cosmopolite qui fait bon ménage avec mon goût du terroir.

J'ai dû renoncer aussi aux longues investigations pour préparer mes cours de licence et d'agrégation, aussi bien que mes séminaires, devant des étudiants

exigeants qui m'ont forcé constamment à changer de champ d'investigation. Comme l'a écrit Hubert Nyssen,

« Le vieillissement ne consiste pas dans un lent déclin, mais dans une suite de sauts à l'élastique. On est soudain poussé dans le dos, on plonge, on voit l'abîme d'un peu plus près, on rebondit plusieurs fois, et, avec un peu de chance, on se rétablit, mais jamais au niveau d'où l'on avait sauté. Cependant, à celui où l'on s'arrête, j'en ai fait l'expérience, on peut s'établir pour une période assez longue. »

Ces renoncements se sont faits naturellement. Et maintenant je passe la main à des collègues plus jeunes pour la direction des collections qui m'ont permis de rester au cœur de la recherche en médiévistique dont la qualité et la diversité, trop méconnues, m'ont toujours rempli d'admiration.

Vous aurez compris que je ne regrette rien. Sans doute aurais-je pu avoir une vie plus paisible, moins travailler, consacrer plus de temps à l'amitié. Mais était-ce dans ma nature ? Je ne le crois pas.

En tout cas, ce que je sais, c'est qu'on peut très bien vivre quand on se sait ou qu'on vous dit en sursis. Je sais aussi que les grandeurs d'établissement, les distinctions ne valent pas l'éclat d'un arbre en automne, le chant d'un oiseau au petit matin, le sourire d'une mère et d'un enfant. Je peux y ajouter un enseignement que j'ai tiré de la fréquentation de Cioran que je tiens depuis toujours pour un grand écrivain (il vient d'ailleurs d'être admis dans la Pléiade). Je suis proche de lui car il m'a appris une vérité fondamentale : seul le pessimisme est la condition d'un certain bonheur, et l'optimisme est la voie la plus sûre des désastres. Cioran, avec d'autres, a dissipé les illusions, dénudé les sentiments. Comme lui, je suis inconsolable et gai.

Je dirai aussi que la nature humaine a une grande capacité de résistance. Depuis longtemps, je suis sensible à la beauté de ce mot. Résistance à l'excès et à la démagogie, à la dissolution du moi, aux multiples formes de l'oppression. Le mot de résistance est si beau qu'il est devenu un nom propre, que je me plais à illustrer par ce poème de Pierre Emmanuel :

Des hommes
Ont su mourir
Pour demeurer des hommes.

Par-dessus les épaules
De leurs tueurs,
Ils voyaient leur maison,

Leur femme,
Leurs moissons,
Leur pays d'arbres et de fleurs.

Et pour ne pas crier
Ils enfonçaient les ongles
Dans l'azur.

J'arrive au temps de la méditation et de la contemplation, un peu comme ces hommes du Moyen Âge qui se retiraient dans un ermitage.

Il faut continuer à vivre, tout en pensant que notre vie est un labyrinthe inachevé de questions à demi posées et de réponses fragmentaires. Chacun de nous est un tisserand qui travaille sur de nombreux métiers dont il oublie plus d'un. Mais, en fin de compte, ce qui importe, c'est de mener un seul modèle jusqu'au bout, et qu'il en vaille la peine. J'ai essayé de le faire, et je le souhaite à chacun de vous, qui êtes mes amis, tout en vous redisant mon affection et ma gratitude.

À Jean
Écrire le silence

Écrire le silence
De la reconnaissance
La révérence
Pour la science
La gratitude
Pour la sollicitude
L'humilité
De mon amitié

Jean regarde la montagne
La montagne regarde Jean*
Parmi les Jean de Bien
Soir d'automne
À Thônes
Les Glières
Noble
Poussière
Chamossières
Fervente
Lumière

Le chêne résiste aux tempêtes
Ployé il se redresse
Dans sa vigoureuse fragilité
Éternelle précarité

Et puis le silence
Aux mille voies
Entend
Voit
Sa voix
Savoie
Voie

Jean regarde la montagne
La montagne regarde Jean

Aimé Petit

PS : *Le vert est la couleur de l'espérance, de la force et de la longévité. C'est aussi celle de l'immortalité que symbolisent éternellement les rameaux verts.*

* Inspiré par Maître Daichi (1290-1366) : « La montagne regarde l'homme, L'homme regarde la montagne. »

Désormais, la voix chère nous parlera d'ailleurs,
depuis les rivages de « Bonne Espérance », sans doute,
À l'écouter au vent des cimes,
attentifs aux réminiscences du cœur et de l'esprit,
passera en nous le souffle qui rend meilleur.

Francis Dubost
(6 mai 2012)